

ANNUAIRE FRANÇAIS  
DE  
RELATIONS  
INTERNATIONALES

2014

*Volume XV*

**PUBLICATION COURONNÉE PAR  
L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES**

*(Prix de la Fondation Edouard Bonnefous, 2008)*



Université Panthéon-Assas  
Centre Thucydide

# TOURNANT IDENTITAIRE EN MACÉDOINE

## DES SLAVES AUX MACÉDONIENS ANTIQUES

PAR

BERNARD LORY (\*)

*« Comme je te l'ai demandé en partant pour la Macédoine, reste à Ephèse. Il y a là des gens qui enseignent de fausses doctrines et il faut que tu leur ordonnes de cesser. Dis-leur de renoncer à ces légendes et ces longues listes d'ancêtres, qui ne produisent que des discussions. »*

(1 Tim, 1, 3-4)

Le centre ville de Skopje et les bords du Vardar se sont hérissés, depuis quelques années, d'une profusion de statues patriotiques aux dimensions parfois colossales. Cette prolifération a donné lieu à de nombreux commentaires ironiques sur le thème « plus un pays est petit, plus ses monuments sont gigantesques ». Le phénomène n'est pas neuf dans les Balkans : il a sévi dans les années 1976-1985, avec une surproduction de monuments patriotiques érigés sous Ljudmila Živkova, quand le mécénat d'Etat atteignit des paroxysmes en Bulgarie (1). Qui, de nos jours, est capable d'interpréter la carcasse de métal et de béton qui rouille devant le Palais de la culture de Sofia ? Qui gravit encore les 1 300 marches du monument de Šumen, dédié à la fondation de l'Etat bulgare ?

La « monumentomanie » frappe donc, à son tour, la Macédoine, qui en avait été relativement épargnée sous le régime communiste. La réalisation emblématique est assurément la statue du Guerrier à cheval, due à V. Karanfilova-Stefanovski, qui domine de ses 24,5 m de haut la place centrale de Skopje. Il est bien convenu – et c'est le secret de Polichinelle du pays – qu'il ne s'agit pas

(\*) Professeur de Civilisation balkanique à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO, France).

(1) Bernard LORY, « Le triomphe du national-communisme bulgare : la politique monumentale de 1976 à 1985 », in *Les Balkans, de la transition post-ottomane à la transition post-communiste*, Istanbul, 2005, pp. 355-373.

d'Alexandre le Grand, mais d'un simple cavalier. Ce monument emblématise de façon spectaculaire le courant idéologique qu'on dénomme en Macédoine *antikvizacija*, ce qu'on peut traduire par « projection nationale sur la période de l'Antiquité ». Cette tendance contemporaine pose d'intéressantes questions sur la notion de discours identitaire et sur la plasticité de ce genre historique. Ayant nous-mêmes rédigé il y a une quinzaine d'années une esquisse sur l'identité macédonienne (2), où Alexandre le Grand n'était évoqué que comme une figure des plus secondaires, il nous semble utile de réfléchir sur ce tournant antique pris par la Macédoine.

\* \*  
\*

Le premier argumentaire national macédonien explicite et structuré remonte à 1903 : c'est le petit livre de Krste Misirkov, *Za makedonckite raboti* [Sur les affaires macédoniennes], publié à Sofia et immédiatement mis au pilon par les autorités bulgares de l'époque. Un exemplaire survivant figurait parmi le lot de 3 500 livres offerts en 1947 par la Bibliothèque nationale de Sofia à sa consœur de Skopje, pendant la brève phase de collaboration amicale de l'après-guerre. L'œuvre de Misirkov alors redécouverte contribua à fournir un cadre conceptuel dans lequel inscrire l'identité nationale macédonienne, alors tout juste reconnue dans le cadre de la Fédération yougoslave. Son approche était essentiellement philologique : Misirkov s'était formé aux études slaves à Saint-Petersbourg ; il s'efforçait de positionner la langue macédonienne par rapport à l'ensemble de la famille slave, tout en tâchant de lui donner une forme littéraire unifiée. Ce type d'argumentaire convenait à merveille au contexte politico-culturel de la Yougoslavie titiste. Il permettait de situer les Macédoniens aux côtés des autres peuples (*narod*) de la Fédération (Serbes, Croates, Slovènes, Monténégrins et, à partir de 1968, Musulmans). L'idéologie du slavisme, basée sur la proximité linguistique, occupait une place importante dans le discours unificateur en Yougoslavie (3).

La place impartie aux Macédoniens dans cette construction idéologique était tout à fait valorisante. Saint Cyrille et saint Méthode, apôtres et illuminateurs des Slaves, n'étaient-ils pas natifs de Thessalonique ? Le « vieux slave » dans lequel ils traduisirent les textes sacrés du christianisme se trouva promptement rebaptisé « vieux macédonien », au plus grand agacement des philologues de Sofia, qui avaient l'habitude de parler de « vieux bulgare ». Les figures tutélaires de saints Clément et Naum, disciples directs de saints Cyrille et Méthode, dont les corps reposent depuis le X<sup>e</sup> siècle sur les bords du lac d'Ohrid, conféraient à la Macédoine une ancienneté hautement prestigieuse dans le monde slave et yougoslave. Les autres peuples de la Fédération ne pouvaient se targuer de reliques aussi vénérables.

(2) Bernard LORY, « Approches de l'identité macédonienne », in Christophe CHICLET / Bernard LORY (dir.), *La Macédoine, nouvelle venue dans le concert européen*, Paris, 1998, pp. 13-32.

(3) Rétrospectivement, on se rend compte à quel point ce discours rejetait les Albanais en dehors de la collectivité supranationale qu'on tâchait de construire.

Le cadre yougoslave titiste incita donc tout naturellement l'idéologie nationale macédonienne à se construire autour de la notion de slavisme, parallèlement à une lecture marxiste de l'histoire qui faisait des Macédoniens un peuple systématiquement opprimé par le féodalisme byzantin, bulgare, serbe, puis ottoman. Point de passé étatique glorieux pour cette Macédoine-là, si ce n'est le bref épisode du royaume de Samuel (969-1018), lequel s'acheva tragiquement.

Une telle configuration idéologique ne laissait guère de place aux mythes des origines. Le récit adopté alors présentait, assez naturellement, l'arrivée des Slaves dans les Balkans vers le VI<sup>e</sup> siècle comme point de départ. La période antérieure, regroupant la préhistoire, l'Antiquité classique et l'Antiquité tardive, n'était pas occultée, mais réduite à la portion congrue. La publication qui fit référence des années 1960 aux années 1990 ne consacrait qu'une trentaine de pages à « La Macédoine au temps de la société primitive et l'époque de l'esclavagisme », laquelle figurait en quelque sorte en « hors d'œuvre » d'une vaste entreprise en trois volumes – dont le troisième était intégralement consacré à la période 1918-1945 (4).

Il convient ici de souligner une spécificité des Macédoniens parmi les peuples balkaniques et européens. Leur ethnonyme – le nom servant à désigner le peuple –, en l'occurrence « les Macédoniens », est dérivé du toponyme – le nom de la région –, à savoir « la Macédoine », qui lui est nettement antérieur. Les Macédoniens sont les habitants d'un pays qui s'appelait Macédoine bien avant qu'ils ne viennent s'y installer ; à l'inverse, la Bulgarie est un territoire qui a pris le nom du peuple – les Bulgares – qui est venu l'occuper. On peut parler de Macédoine au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, mais on ne peut parler des Macédoniens avant les grandes migrations slaves du VI<sup>e</sup> siècle. Si on le fait, on évoque un autre peuple, qui parlait une langue différente, non slave, le macédonien antique, langue dont on sait fort peu de choses, si ce n'est qu'elle appartenait à la grande famille indo-européenne.

De plus, le toponyme « Macédoine » jouit d'une gloire internationale depuis 2 500 ans, du fait des exploits d'Alexandre le Grand, qui, sous des formes plus ou moins légendaires, ont alimenté l'imaginaire épique de l'Inde, du monde musulman et du monde occidental avec la même ferveur.

Le tournant vers l'Antiquité dans le discours identitaire macédonien depuis une quinzaine d'années vise à combler la forme d'inadéquation entre toponyme ancien et ethnonyme plus récent, en faisant remonter l'histoire du peuple macédonien non pas au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère seulement, mais bien avant, jusqu'à la période la plus glorieuse de l'Antiquité. L'argument-clef, qui doit permettre la jonction entre les deux récits historiques jusque-là considérés de façon distincte, est assez simple : à leur arrivée dans les Balkans au VI<sup>e</sup> siècle, les Slaves n'ont pas massacré tous les autochtones – dont on veut croire qu'ils sont à peu près identiques aux contemporains d'Alexandre, lesquels vivaient huit siècles plus tôt –, mais se sont mêlés à eux. Le peuple macédonien moderne serait

(4) *Istorija na makedonskiot narod*, t. I-III, Skopje, 1969.

donc le produit de ce métissage : sa langue est certes slave, mais son « fond biologique » serait essentiellement macédonien antique. À défaut d'un héritage culturel problématique à définir, on revendique un héritage génétique.

Comment expliquer ce tournant assez radical dans le discours national sur les origines ? Si la variante slave convenait fort bien au contexte de la Yougoslavie titiste, il est évident que la variante antique doit être mise en rapport avec la dislocation de l'ensemble yougoslave, avec la proclamation d'indépendance de la République de Macédoine le 17 septembre 1991 et, surtout, avec les difficiles relations entre cette dernière et la Grèce voisine. Cela a été mis en avant par de nombreux commentateurs. On s'est moins interrogé sur les raisons que pouvait avoir la Grèce, dans les années 1990, à s'investir si massivement dans la défense et illustration des Macédoniens antiques, peuple barbare que Démosthène et Isocrate ont dénoncé avec virulence comme étant l'ennemi irréciliable du monde grec.

C'est bien en Grèce qu'il faut chercher l'origine de cette très paradoxale révision de l'histoire. Les spectaculaires découvertes archéologiques de Manolis Andronikos, à Vergina, dans le nord de la Grèce – dans la province grecque de Macédoine –, en 1977, ont attiré l'attention internationale sur une région qui restait alors à l'écart du circuit classique des touristes amateurs d'antiquités. Deux petites sculptures d'ivoire ont proposé un visage nouveau pour les deux célébrités mondiales que sont Philippe II et son fils Alexandre ; deux coffrets précieux, décorés d'un élégant motif d'étoile à 16 ou 12 branches, sont supposés contenir les restes de Philippe et de sa dernière épouse Cléopâtre. Cette découverte sensationnelle a connu une large publicité dans le monde entier et suscité un intérêt poli dans la république fédérée de Macédoine voisine, mais rien de plus.

L'accélération du débat se situe très loin de là, de façon assez surprenante, en Australie, où, depuis 1972, la politique assimilatrice de « White Australia » est remplacée par le principe du multiculturalisme ; cela implique la reconnaissance officielle – mais éventuellement aussi la mise en compétition – des communautés ethno-culturelles du pays. On sait qu'après la Seconde Guerre mondiale un grand nombre d'immigrants de Grèce sont venus s'installer en Australie. On sait moins qu'une forte proportion d'entre eux appartenait à la minorité macédonienne de Grèce – désignée généralement comme « slavophone » dans les documents grecs. Ces migrants, détenteurs de passeports grecs avant d'acquérir la nationalité australienne, transportèrent dans les antipodes les antagonismes balkaniques et de lourds traumatismes familiaux.

Dans le cadre du multiculturalisme australien, la communauté grecque revendique volontiers la deuxième place, après les Anglo-Saxons. Ce serait exact, si les Macédoniens d'Australie se reconnaissaient pour Grecs. Or, dans les années 1970, leurs effectifs se sont renforcés d'une nouvelle vague migratoire venant de Macédoine yougoslave, porteuse d'un discours identitaire plus solidement structuré. La première église macédonienne a été inaugurée en 1960 à Melbourne. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, 19 églises et 3 monastères ont été

édifiés, surtout dans l'Etat de Victoria, mais aussi en Nouvelles Galles du Sud, Australie occidentale, Queensland et Australie du Sud. Ces paroisses de la diaspora d'outre-mer, économiquement prospères, constituent un enjeu financier pour des églises orthodoxes affaiblies par le communisme et les patriarcats de Belgrade et de Sofia – mais l'Archevêché d'Athènes tout autant – leur prêtent un intérêt vigilant. La question se complique en 1967, avec la proclamation unilatérale – et donc anti-canonique – de l'autocéphalie de l'Archevêché d'Ohrid comme église nationale des Macédoniens. Un schisme est créé dans le monde orthodoxe et un nouveau compétiteur pour la manne des paroisses de diaspora. La communauté orthodoxe macédonienne d'Australie est estimée à 200-250 000 âmes (5).

Ce séparatisme communautaire et ecclésiastique est très mal ressenti par la communauté grecque d'Australie, dont le patriotisme – comme c'est fréquemment le cas dans les diasporas – est plus sourcilieux et revendicatif que celui de la métropole. Or le contentieux gréco-macédonien transporté en Australie constitue un véritable millefeuille, dont on ne peut ignorer l'épaisseur historique. La rivalité ecclésiastique remonte à l'Empire ottoman des années 1860. Les Macédoniens (slaves) de ce qui deviendra la Macédoine grecque étaient tenus pour schismatiques par le clergé grec entre 1872 et 1912, car ils étaient affiliés à l'Exarchat bulgare. Après leur rattachement au royaume de Grèce en 1913, ils restèrent des citoyens suspects, qualifiés de *paleo-vulgari*. Après la catastrophe d'Asie mineure de 1923, ils furent contraints de cohabiter avec des milliers de réfugiés grecs qu'on implanta dans la région pour l'helléniser durablement ; cette population déracinée et ruinée n'avait qu'un nationalisme grec intransigeant et amer pour atout social à faire valoir face aux autochtones slavophones. La dictature de Metaxas (1936-1940) se montra particulièrement agressive envers les minoritaires. Durant la Seconde Guerre mondiale, une partie des Slavophones collabora avec l'occupant bulgare, l'autre s'engagea dans la résistance de gauche de l'EAM-ELAS. La polarisation fut portée à un point d'exaspération inouï pendant la guerre civile grecque (1946-1949), durant laquelle le camp communiste recruta massivement des combattants parmi les Slavophones. Avec la victoire du camp royaliste, les minoritaires devinrent doublement suspects, à la fois comme « mauvais Grecs » et comme « crypto-communistes ». Emigrer vers l'Australie restait l'unique solution pour un grand nombre d'entre eux. Cependant, on le voit, un lourd contentieux accumulé entre 1912 et 1949 en Grèce, devait peser sur la génération suivante, née en Australie.

Les histoires familiales comptent de nombreux épisodes tragiques et l'émigration outre-mer tend à figer l'histoire sur ses pages les plus noires. L'Australie tient ainsi lieu de conservatoire de haines anciennes et le multiculturalisme propose involontairement un exutoire à ces tensions accumulées. Aussi est-on moins surpris de constater que les premières manifestations d'hostilité grecques

(5) On peut lire en français le roman de Božin PAVLOVSKI, *Western Australia*, Editeurs français réunis, Paris, 1979.

envers la Macédoine précédent de quelques années la proclamation d'indépendance de la république ex-yougoslave. En février 1988, un colloque est organisé à l'université de La Trobe (Victoria), dans le but d'affirmer l'hellénisme de la Macédoine (grecque), auquel le ministre de la Grèce du Nord, S. Papathemlis, est invité. La manifestation est de nature politique : le but est de récupérer le toponyme « Macédoine » et son dérivé « Macédonien » au profit de la communauté grecque. La communauté macédonienne d'Australie dénonce immédiatement cette manipulation qui tend à la délégitimer ; elle manifeste avec des pancartes « Les Macédoniens ne sont pas des Grecs. » En novembre de la même année, dans le cadre des célébrations du bicentenaire australien, Athènes envoie au musée de Victoria une exposition prestigieuse, avec des objets provenant des fouilles de Vergina, intitulée de façon volontairement ambiguë « Découvertes de Macédoine antique ». La communauté macédonienne d'Australie proteste à nouveau ; les autorités australiennes sont embarrassées ; le Président de la République hellénique, C. Sartzetakis, se déplace en personne pour l'inauguration.

La polémique se focalise essentiellement autour du nom « Macédoine », de l'ethnonyme « Macédonien » et de qui est légitime à les utiliser. Les Macédoniens d'Australie estiment qu'en accaparant le toponyme « Macédoine », la communauté grecque nie leur identité. Les Grecs ripostent en exigeant l'introduction de la dénomination « Slavo-Macédoniens » dans le vocabulaire multiculturaliste australien. La question du préfixe « slavo- » fera couler beaucoup d'encre en Australie... (6)

\* \*  
\*

Après l'indépendance de la République de Macédoine en 1991, l'Antiquité devient progressivement un des thèmes de la polémique avec la Grèce. C'est d'abord la question du drapeau. La Macédoine, n'ayant pas de passé étatique, n'a pas non plus d'emblèmes étatiques. Dans le cadre de la Yougoslavie titiste, la république fédérée arborait un drapeau rouge, avec les contours d'une étoile jaune dans le coin supérieur gauche : impossible de « faire plus communiste » ! Ce drapeau ne pouvait plus convenir dans l'ambiance internationale des années 1990. Le choix fut alors fait – et beaucoup de sources indiquent que ce fut sous l'influence de la diaspora – de reproduire le motif d'étoile à 16 branches du coffret de Vergina supposé contenir les cendres de Philippe II. Le « soleil de Vergina », jaune sur fond rouge, comme le drapeau précédent, fournissait un motif élégant et facile à reproduire. Il n'avait aucune valeur émotionnelle pour la population. Rappelons que personne ne le connaissait avant les fouilles de 1977 ; rien ne prouve même qu'il ait eu une signification politique dans le royaume antique de Macédoine.

(6) Nous nous sommes beaucoup appuyés de l'ouvrage de Chris Ico NAJDOVSKI, *Contested Identity : Macedonians in Contemporary Australia*, Taylor's Lake, 2000.

La polémique gréco-macédonienne est mise en branle par le jeune Antonis Samaras, ministre des Affaires étrangères de février 1990 à avril 1992 dans le gouvernement de Constantin Mitsotakis (Nouvelle Démocratie). Renvoyé du gouvernement, il fonde son propre parti (Printemps politique), dont le fonds de commerce est un nationalisme strident ; il parviendra à faire tomber le gouvernement Mitsotakis en octobre 1993, sans pour autant réussir à être représenté au parlement. Sa responsabilité dans les tensions balkaniques des vingt années qui suivront est considérable. La libéralisation de l'audiovisuel en Grèce amplifie la dérive nationaliste, toutes les chaînes cherchant à « faire de l'audimat » sur un thème brûlant (7).

La question du drapeau est réglée le 13 septembre 1995. La Macédoine renonce au « soleil de Vergina », qui n'a jamais été profondément populaire, et le remplace par un motif de soleil levant, qui ne recueille pas une très grande adhésion non plus. En revanche, elle ne saurait en aucune manière renoncer à son nom de « Macédoine » et à l'ethnonyme « Macédonien », fondement même du discours identitaire, et tous les pourparlers menés sur cette question restent stériles depuis vingt ans.

L'Antiquité n'occupe en définitive qu'une place assez secondaire dans cette première phase de la polémique. C'est surtout le camp grec qui évoque l'histoire, l'archéologie, la notion d'hellénisme (8). Le camp macédonien s'appuie plutôt sur la géographie, le droit à l'autodétermination, l'usage. Avec le temps, pourtant, au cours des années 2000, les arguments grecs pénètrent et modifient les positions macédoniennes. Toutefois, il est toujours périlleux d'aller combattre sur le terrain que l'adversaire a choisi.

\* \*  
\*

L'appropriation de l'Antiquité par le discours identitaire macédonien comprend deux veines parallèles, l'une biblique, l'autre héroïco-historique. La veine biblique accompagne l'effort de l'Eglise, dans toutes les sociétés post-communistes, de se constituer un supplément de capital social en tendant la main au nationalisme (9). La place accordée à la Macédoine dans les Actes des apôtres permet ainsi d'exalter la personne de Lydie, « première chrétienne d'Europe » (10), et de se référer aux pérégrinations de saint Paul à Philippes,

(7) Athéna SKOULARIKI, *Au Nom de la nation. Le discours public en Grèce sur la question macédonienne et le rôle des médias (1991-1995)*, thèse soutenue à l'Université Panthéon-Assas (Paris II), mars 2005.

(8) Une des raisons qui expliquent l'obstination de la Grèce à refuser le nom de Macédoine pour son voisin du Nord et à le revendiquer exclusivement comme toponyme grec tient au fait que les ouvrages grecs représentent systématiquement la Macédoine antique dans les frontières qu'elle avait avant son expansion territoriale sous Philippe II ; le territoire ainsi dessiné correspond *grosso modo* aux contours de l'actuelle province grecque de Macédoine. Le territoire compris dans la province romaine de Macédoine ou dans le thème byzantin de Macédoine au XIV<sup>e</sup> siècle se projette très différemment sur la carte politique des Balkans contemporains. L'Antiquité ou plutôt une certaine lecture de l'Antiquité appuyait ainsi la propagande nationaliste d'Athènes.

(9) Bernard LORY : « L'Eglise orthodoxe de Macédoine engluée dans le nationalisme », *La Nouvelle Alternative*, vol. XVIII, n° 59, aut.-hiv. 2003, pp. 75-81.

(10) Actes, 16, 12-16.

Thessalonique, Bérée – toutes villes aujourd’hui en territoire grec. La vague de monumentomanie est inaugurée en 2000-2002 par l’Eglise orthodoxe macédonienne, avec l’érection d’une croix de 66 m de haut sur le mont Vodno qui domine Skopje, afin de célébrer les deux millénaires de la naissance du Christ. En 2006, les autorités mettent l’aéroport d’Ohrid sous l’invocation de saint Paul – puisque l’usage s’est répandu de donner des noms de personnages célèbres aux aéroports. L’allégeance à saint Cyrille et saint Méthode, qui après tout n’ont évangélisé que les Slaves, semble ainsi reculer devant celle à l’apôtre des Gentils (11).

Cela étant, c’est le tournant antiquisant héroïco-militaire qui est bien plus influent dans le public. Il a progressé au cours des 15-20 dernières années en contournant le discours scientifique. La polémique gréco-macédonienne des années 1991-1995 avait tout un volet érudit, dans lequel archéologues, linguistes et historiens des deux côtés se sont affrontés sur un registre académique. Les arguments fournis pour prouver que la langue des Macédoniens antiques était un dialecte grec très aberrant ou au contraire une langue différente du grec et apparentée au phrygien, n’avaient pas de quoi passionner les foules (12). Ces débats de spécialistes, argumentés d’abondantes références en bas de page, n’ont pas eu d’impact véritable. Ce que réclame le grand public, estiment les promoteurs de l’*antikvizacija*, ce sont des ancêtres aussi anciens que possibles, prestigieux et valorisants pour l’image collective.

La course aux ancêtres lointains est une spécialité des nationalismes balkaniques. Il faut en chercher la cause dans le discours identitaire grec, qui écrase les peuples voisins, en remontant à la glorieuse Antiquité classique et même au-delà, au monde homérique, voire aux temps mythologiques : *in illo tempore*, les Grecs étaient déjà là. Cette superbe supériorité constitue un véritable défi pour les voisins balkaniques. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, les Albanais se sont présentés comme descendants des Pélasges, peuple dont les Hellènes antiques affirmaient qu’il les avait précédés. Les Bulgares, dans les années 1970-1990, se sont beaucoup revendiqués des Thraces, « *le peuple le plus nombreux de la terre après les Indiens* », selon Hérodote. Les mythes historiques sur les origines fleurissent chez tous les peuples balkaniques, alimentés par les théories les plus hasardeuses (13) ; le but est toujours de prouver que « nos ancêtres à nous étaient là – sur ce qui est aujourd’hui notre territoire national – avant les ancêtres de nos voisins – qui n’ont donc aucune légitimité historique sur nos terres – ». Toute une faune de pseudo-archéologues, d’étymologistes du dimanche, de spécialistes autoproclamés en mythologie comparée a contribué

(11) On observe une évolution analogue en Serbie, où, en 2013, on a célébré avec pompe le 1 700<sup>e</sup> anniversaire de l’Edit de Milan, pour la raison que l’empereur Constantin était natif de Niš (Naissus). La conversion du monde antique au christianisme devient, en quelque sorte, un fait serbe...

(12) Petar ILIEVSKI, « Approche de la langue des Macédoniens antiques », in Christophe CHICLET / Bernard LORY, *op. cit.*, pp. 127-136.

(13) Ulf BRUNNBAUER, « Illyrer, Veneter, Iraner, Urserben, Makedonen, Altbulgaren... Herkunftsmythen unter den Südslawen », *Zeitschrift für Balkanologie*, vol. XLII, n°1-2, 2006, pp. 37-62 ; Galia VALTCHINOVA, « Vanga, la Pythie bulgare : idées et usages de l’Antiquité en Bulgarie », *Dialogues d’histoire ancienne*, vol. XXXI, n°1, 2005, pp. 93-127.

à édifier un vaste corpus parascientifique, qui a étrangement tendance à se focaliser sur les périodes de l'histoire les plus mal connues. D'où sa prédilection pour l'Antiquité...

En Macédoine, ce genre de littérature est apparu en librairie à partir des années 1990 de façon furtive et massivement durant les années 2000 (14). Chaque auteur s'approprie la « matière antique » et la tire dans sa direction de prédilection : étymologies fantaisistes, théories raciales, parapsychologie, la Macédoine antique comme préfiguration d'un monde multiculturel tolérant et fraternel, etc. Plus l'idée de base est simpliste, plus elle trouvera facilement à être diffusée, en livre, dans la presse, à la télévision, sur les réseaux sociaux. A mesure qu'on glisse vers des médias immatériels, un contre-discours de nature scientifique devient plus difficile à pratiquer. D'autant que le terrain médiatique est fort convoité par le monde politique, qui n'hésite pas à récupérer la parascience nationaliste, comme un moyen simple et peu coûteux de créer de l'adhésion. Les parascientifiques fournissent aux politiciens des arguments simples et percutants ; en échange, ils jouissent d'une forme d'impunité, échappant à toute sanction de nature académique et proliférant en liberté.

Cette étrange complicité s'appuie sur le raisonnement suivant : la science académique en Macédoine est le produit de la période communiste ; celle-là a volontairement occulté, au nom du marxisme ou d'un yougoslavisme égalitaire dicté par Belgrade, un certain nombre d'aspects de l'histoire macédonienne, forcément les plus glorieux d'entre eux ; la liberté d'expression est une valeur cardinale du post-communisme ; il faut donc combattre la conspiration du silence et restituer au peuple macédonien ses dimensions les plus prestigieuses.

Le processus est-il purement endogène ? Quelle part la diaspora y prend-elle ? Quel impact des éléments extérieurs, mais porteurs d'un prestige international comme le film d'Oliver Stone sur Alexandre le Grand (2003), ont-ils eu sur l'évolution des sensibilités en Macédoine ? Ces questions mériteraient des études fines. On peut ainsi noter qu'au sein de la communauté albanaise de Macédoine, la période antique exerce aussi sa fascination : Alexandre le Grand n'est-il pas le fils d'Olympias, laquelle était molosse, donc épirote, donc albanaise ? La parascience macédonienne est alors prompte à riposter : Skanderbeg a affirmé être descendant d'Alexandre le Grand, donc il est Macédonien... On note aussi l'apparition de la Phalange macédonienne, avec démonstration de l'usage de la *sarisse* (lance de 5 m de long) dans des manifestations publiques, par exemple pour la fête nationale, le 2 août, qui commémore l'insurrection de 1903.

La science académique macédonienne a fait preuve de pusillanimité face à la parascience nationaliste. Rares sont ses représentants qui ont osé la dénoncer ouvertement dans les médias. Il faut souligner le combat obstiné de Nade Proeva, professeur d'Histoire antique à l'Université Saint-Clément d'Ohrid,

(14) On peut citer les noms de V. Tupurkovski, L. Slavevska, T. Belčev, A. Donski, A. Markus, etc.

qui, tel Héraclès, coupe les têtes toujours renaissantes de l'hydre de Lerne (15). Le milieu scientifique, dans un pays de deux millions d'habitants, est forcément très restreint. Lutter contre l'incompétence médiatisée, tâche toujours ingrate et difficile, est encore plus malaisé dans le microcosme de Skopje, où tout le monde connaît tout le monde.

La parascience, d'autre part, investit le monde savant en empruntant des chemins détournés. En 2005, un tandem d'ingénieurs a entrepris de « déchiffrer » la deuxième inscription de la Pierre de Rosette, qu'ils pensaient être en macédonien antique : on aurait ainsi enfin disposé d'un texte un peu consistant dans cette langue mal connue (16). Du fait que l'un des deux compères était membre de l'Académie des sciences et des arts de Macédoine, leur élucubration fut publiée, sans comité de lecture, dans une publication de l'Académie, section de Mathématiques et sciences techniques, ce qui lui conférait une estampille de rigueur scientifique qu'elle était, bien sûr, très loin de posséder.

La pression médiatique et sociale exercée sur le petit monde des historiens finit par l'influencer. Dans la nouvelle *Histoire du peuple macédonien*, en cinq volumes publiée par l'Institut d'Histoire à partir de 1998, la théorie de la continuité ethno-biologique entre Macédoniens antiques et Macédoniens modernes est soutenue (17). De là à affirmer que dans cette symbiose, la composante antique constituerait la composante principale, il n'y a qu'un pas.

L'approche ethno-biologique ou, si on préfère, raciale occupe une place importante dans le nouveau discours identitaire macédonien. C'est un aspect alarmant aux yeux de tout observateur international (18). Un type physique prétendu « macédonnoïde » est censé servir de base de référence. On se recherche des parents lointains parmi les Kalashs et les Hunzas des hautes vallées du Pakistan, supposés descendre des combattants d'Alexandre. Un « roi » et une « reine » des Hunzas ont ainsi été accueillis à Skopje avec tous les égards en 2008.

Les politiciens détiennent les clefs du financement de la recherche et de la culture, dans un contexte de misère scientifique dramatique. La dérive antiquisante des politiciens a un mérite : ils sont prêts à financer l'archéologie. Des fouilles extensives ont ainsi été menées dans les forteresses d'Ohrid et de Skopje et sur les sites antiques déjà partiellement fouillés pour l'époque romaine (Stobi, Heraclea, Scupi) : le but est de trouver des vestiges remon-

(15) Nous nous sommes beaucoup appuyés sur son analyse lucide et affligeante : « Savremeni makedonski mit kao odgovor na nacionalne mitove suseda : albanski panilirizam, bugarski pantrakizm i grčki panhelenizam », *Zgodovinski časopis*, vol. LXIV, n° 1-2, 2010, pp. 176-219.

(16) Rappelons que la Pierre de Rosette comprend trois inscriptions : une en grec, une en égyptien démotique et une en égyptien hiéroglyphique. Son déchiffrement, depuis Champollion, n'a jamais été remis en question.

(17) *Istorija na makedonskiot narod*, t. I-V, Skopje, 1998-2004. L'Antiquité, qui y occupe 260 pages, a été traitée par B. et M. Panov.

(18) Cette tendance inquiétante se manifestait déjà en 1994, dans un ouvrage publié non pas à Skopje, mais à Bitola, sur *Les Caractéristiques anthropologiques et les ethno-différences entre les groupements ethniques de Macédoine du Sud-Ouest chez les Macédoniens, les Macédoniens islamisés et les Albanais*, qui mesurait les crânes, afin de prouver que les Macédoniens islamisés – connus comme Torbeš – sont racialement différents des Albanais.

tant au royaume macédonien et de faire taire les accusations grecques selon lesquelles la culture macédonienne antique n'aurait pas dépassé le cadre territorial de l'actuelle république hellénique. Les politiciens s'empressent de récupérer ces travaux pour gonfler la gloire nationale, à tort ou à raison. On a aussi affirmé que le site de Skopsko Kale était celui de l'ancienne Justiniana Prima (19). Payant leur révérence au monde politique, les archéologues ont laissé installer en 2005, devant le siège du gouvernement, des statues antiques « authentiques », exposées aux intempéries et à la pollution de la capitale, afin de satisfaire la manie antiquisante de leurs commanditaires.

\* \*  
\*

Les identités nationales ne sont pas gravées dans le marbre. Elles subissent des évolutions et des infléchissements selon les périodes. Le pouvoir public, les médias et le monde scientifique prétendent, chacun à sa manière, présider à la formulation des grandes vérités collectives. Cela implique des transactions internes délicates, qui subissent l'influence de facteurs externes, en l'occurrence la politique de la Grèce, mais aussi l'action de la diaspora macédonienne.

Il ne faudrait pas croire non plus que le discours identitaire macédonien se résume aux seules origines antiques. Nous avons suivi, dans cette étude, un fil parmi d'autres, dans la trame complexe d'un discours d'autodéfinition. Les mécanismes mis en lumière ne vont pas sans rappeler fortement des processus analogues observés dans d'autres pays de la région balkanique.

(19) La question de la localisation de Justiniana Prima est un serpent de mer de l'archéologie balkanique. Cette fondation de l'empereur Justinien (527-565) fut la métropole à partir de laquelle rayonna la christianisation des Balkans centraux, ce qui lui vaut un grand prestige. L'héritage ecclésiastique de Justiniana Prima a été revendiqué par les différents nationalismes balkaniques. On a proposé le site de Lipjan/Lipljan (aujourd'hui au Kosovo), mais le consensus scientifique penche pour Caričin Grad en Serbie du Sud.